

Andreas Saurer

NATURE ET CULTURE :
RUPTURE OU ÉVOLUTION,
PROGRÈS OU DESTRUCTION ?

EXTRAIT

Tribune psychanalytique, 14, pp. 170-173

3.

**Histoire : progrès ou destruction,
optimisme ou pessimisme ?**

Le terme « progrès », proche de la notion « processus de civilisation », nécessite une précision. Dans le cadre du référentiel idéologique des Lumières, le progrès concerne, outre l'amélioration des conditions de vie moyennant le progrès scientifique et technique, parfois aussi, grâce à ce changement, une amélioration de l'être humain lui-même avec l'idée de créer un « homme nouveau ». Cette idée d'homme nouveau caractérisait également certains courants communistes et réapparaît aujourd'hui avec les notions de « cyborg » et « homme augmenté ». Freud ne partageait pas cet optimisme et peut être compris comme un des premiers penseurs postmodernes. Nous appliquerons le terme « progrès » uniquement pour évaluer l'évolution des conditions de vie. La discussion qui suit peut donc être comprise comme la poursuite de la réflexion de Freud concernant le processus de civilisation, notamment dans *Le malaise dans la culture*.

Une deuxième précision concerne le fait que le regard sur l'histoire est fondamentalement subjectif et influencé par le référentiel conscient et inconscient des garants socio-politiques. Rappelons que l'histoire officielle est toujours celle des dominants du moment et du pays dans lequel l'histoire est écrite. Un exemple récent à ce sujet est le bilan de Fidel Castro décédé fin

2016. Le New York Times titrait « Le dictateur cubain est mort », le premier ministre canadien parlait de « la perte d'un leader remarquable » et le ministre iranien des affaires étrangères « d'un modèle des luttes pour l'indépendance des nations opprimées ». Notre regard est donc influencé par le système de valeurs dominant, conscient et inconscient, qui nous entoure. Cet inconscient collectif et culturel, le « surmoi culturel » de Freud, participe au formatage de la normalité, de la vérité et de la légitimité. Son influence est d'autant plus forte sur notre pensée et nos systèmes de valeurs qu'il agit largement à notre insu. Ne pourrait-on pas qualifier cet inconscient culturel la 4^{ème} blessure narcissique ?

À côté des facteurs collectifs, conscients et inconscients, il faut également mentionner les facteurs personnels tels que nos choix éthico-politiques conscients et délibérés, notre situation socio-économique et la qualité de notre intégration dans la société, des facteurs qui agissent souvent à notre insu. Enfin, il y a les facteurs intrapsychiques comme notre tendance à la dépressivité, au repli, aux angoisses phobo-obsessionnelles ou identitaires ou encore à la projectivité objectale ou identitaire qui influencent notre regard sur le monde.

Compte tenu de cette subjectivité, l'appréciation de l'évolution de l'histoire peut être très différente, même si elle émane de personnes baignant dans des milieux socio-culturels semblables. Ainsi, Norbert Elias voit dans l'évolution de la culture un caractère indéniablement civilisationnel et progressiste. Sociologue de formation mais fortement habité par la pensée de Freud, il a travaillé à l'Institut de sociologie de Frankfort avant de fuir l'Allemagne nazie pour s'installer à Londres où il a poursuivi ses travaux et sa collaboration avec des psychanalystes comme Foulks et Fenichel. Il défend l'idée d'une évolution civilisatrice de la culture européenne moyennant le contrôle de la violence sociale et les modifications des mœurs. Un aspect essentiel du processus civilisationnel est la maîtrise et l'intériorisation des émotions moyennant le contrôle des instincts, l'approvisionnement des désirs et la domestication des pulsions humaines les plus profondes. Les comportements sont

soumis à des contraintes sociales et l'indifférence émotionnelle est valorisée. Ainsi, les besoins naturels ne sont plus satisfaits en public. Le roi de France ne reçoit plus sur sa chaise percée et les manuels de table recommandent de ne pas s'essuyer les doigts dans la nappe ou sur les vêtements, de ne pas cracher à table ou de s'y curer le nez. Les progrès de la civilité font apparaître la fourchette, les assiettes et les verres individuels et mettront un terme à la présence d'animaux entiers sur la table. Enfin, la mort, la souffrance, la nudité et le sexe sont progressivement cachés (Elias, 1939, a). Elias explique cette évolution par l'autorégulation des pulsions et des affects, une autorégulation qui a une base innée au même titre que l'activité pulsionnelle. L'homme naît avec des potentialités génétiques de croissance et de régulation pulsionnelles dont les manifestations dépendent de la réponse de l'environnement. Insérant la régulation pulsionnelle dans la nature, Elias s'oppose à la rupture entre nature et culture défendue par Freud qui « voyait dans les pulsions une manifestation de la nature, la régulation pulsionnelle, sous le nom de culture ou de civilisation, était une sorte d'antinature » (Elias, 2010, 132). Ainsi, dans *Pourquoi la guerre*, Freud se pose la question de savoir si le développement culturel ne mène pas à « l'extinction de l'espèce humaine, car il est préjudiciable à la fonction sexuelle » (Freud, c, 1932, 80).

Un autre aspect du processus de civilisation, toujours selon Elias, est la mise en place du monopole d'État de la violence avec une limitation et une réglementation de cette dernière. Piller, tuer, mutiler, provoquer des duels sont des activités normales des chevaliers du Moyen Âge, des activités qui perdent progressivement leur place (Elias, 1939, b).

La compréhension de Walter Benjamin de la notion du progrès, du processus civilisationnel est très différente de celle d'Elias. Ils travaillaient pourtant tous les deux dans le même institut de sociologie de Frankfort, un milieu fortement imprégné par un marxisme critique et la psychanalyse.

En 1940, quelques mois avant son suicide, Benjamin rédige une quinzaine d'aphorismes réunis sous le titre *Sur le concept d'histoire*. Il s'agit d'une réflexion au sujet du tableau de Klee, *Angulus Novus*,

peint en 1920 et qui était en sa possession. Benjamin y voit « un ange, qui donne l'impression de s'apprêter à s'éloigner de quelque chose qu'il regarde fixement. Il a les yeux écarquillés, la bouche ouverte, les ailes déployées. L'Ange de l'Histoire doit avoir cet aspect-là. Il a tourné le visage vers le passé. Là où une chaîne de faits apparait devant nous, il voit une unique catastrophe dont le résultat constant est d'accumuler les ruines sur les ruines et de les lui lancer devant les pieds. Il aimerait sans doute rester, réveiller les morts et rassembler ce qui a été brisé. Mais une tempête se lève depuis le Paradis, elle s'est prise dans ses ailes et elle est si puissante que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement dans l'avenir auquel il tourne le dos tandis que le tas de ruines devant lui grandit jusqu'au ciel. Ce que nous appelons le progrès, c'est cette tempête » (Benjamin, 1940, 65-66).

Benjamin, un peu à l'instar de Freud, a donc une compréhension très pessimiste du soi-disant progrès. En revanche, à l'opposé de Freud, il croit à un renversement possible, à un arrêt de la dynamique destructrice du progrès compte tenu de son attachement à la notion d'espoir messianique, d'opportunité révolutionnaire qui ne peut être saisie que dans une « constellation saturée de tensions » au nom du combat des vaincus et des défaites victorieuses. Ce n'est donc pas un retour au passé et mais un arrêt de la folie humaine, un point de vue bien compréhensible pour un marxiste critique, juif et allemand en 1940 confronté à la défaite de l'Espagne républicaine, au pacte germano-soviétique et au national-socialisme à son apogée.

[...]